

# Faire unité de la diversité paysagère

Entretien avec **David Moinard**, Propos recueillis par **Lisa Pignot**

DANS **L'OBSERVATOIRE** 2023/2 (N° 61), PAGES 37 À 40

ÉDITIONS **OBSERVATOIRE DES POLITIQUES CULTURELLES**

ISSN 1165-2675

ISBN 9782706154413

DOI 10.3917/lobs.o61.0037

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-l-observatoire-2023-2-page-37.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Observatoire des politiques culturelles.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

06 Alexis Bélar  
*Montagneland, Dolomites*, 2013  
(détail, voir p. 77)  
Photographie numérique  
Assemblage de neuf photographies  
© Alexis Bélar

# Faire unité de la diversité paysagère

---

Entretien avec David Moinard  
Propos recueillis par Lisa Pignot

---

Non loin de la grotte Chauvet, le Partage des eaux sillonne la montagne ardéchoise sur 80 km en suivant une ligne géographique invisible que seule la narration artistique permet de révéler. À travers ce projet qu'il a conçu pour le parc naturel régional des Monts d'Ardèche, David Moinard donne à voir la fabrique d'une matrice paysagère intimement liée à son territoire et plaide pour des parcours mi-culturels mi-touristiques capables de renouveler un tourisme local afin d'arpenter et de se relier de façon sensible au paysage comme au vivant.

---

**L'Observatoire** Dans les projets que vous concevez au sein de l'Atelier Delta, vous dites que la question centrale est « de raconter un territoire comme on raconterait une histoire ». Pourquoi ? Qu'apportent ces récits territoriaux ?

David Moinard Aborder les territoires à partir du récit permet aux projets artistiques qui s'y pensent et qui s'y ancrent de ne pas être perçus comme des sortes d'ovnis, totalement déconnectés de l'endroit où ils prennent place, mais au contraire de faire en sorte qu'ils s'ajustent parfaitement à ses spécificités, à ses qualités. Ces récits racontent évidemment des choses très différentes selon les territoires, en fonction de leurs histoires, des enjeux politiques ou de l'intention de départ. Pour Estuaire,

par exemple, l'intuition de Jean Blaise était que la Métropole Nantes-Saint-Nazaire n'avait pas d'existence symbolique aux yeux des habitants alors qu'elle existait déjà politiquement et juridiquement depuis un certain nombre d'années. Nous nous sommes donc demandé comment faire symbole pour unir ces deux villes en s'appuyant sur le lien géographique qui les a toujours reliées, à savoir le fleuve Loire. Il n'y avait pas de commande politique venant de la Métropole, mais cela n'a pas empêché le projet de s'incarner ensuite politiquement et de bénéficier de soutiens financiers très importants. Avec Le Partage des eaux, en revanche, la commande venait du parc naturel régional (PNR) des Monts d'Ardèche. Là, il ne s'agissait évidemment pas de « faire métropole », mais pour autant, du fait de la géographie compliquée, de

l'étendue du parc et de la disparité des bassins de vie, il y avait aussi cette idée de faire unité de la diversité paysagère – ce qui rejoint cette même ambition symbolique.

**S'agissant du Partage des eaux, justement, quel est le fil rouge de ce récit ?**

D. M. Pendant la phase de préfiguration du projet – qui a duré un peu plus d'un an –, je suis allé à la rencontre des nombreux acteurs du territoire afin de multiplier les points de vue : l'équipe du parc, les acteurs politiques et ceux du tourisme, des entreprises et des habitants, des associations, des hébergeurs (gîtes, hôtels, restaurateurs), des historiens, géologues, scientifiques, etc. Il est toujours intéressant de voir qu'entre différents acteurs, les points de vue et les usages du territoire peuvent parfois être assez contradictoires. J'ai parallèlement acheté des cartes à différentes échelles, routières et de randonnée – car explorer la géographie d'un territoire offre toujours un nombre considérable de clés pour le comprendre – et je me suis mis à sillonner le PNR des Monts d'Ardèche. Assez rapidement, je me suis aperçu que la ligne de partage des eaux Atlantique-Méditerranée passait au sein du parc, parfois à sa frontière occidentale, parfois en son cœur. C'est une ligne invisible dans le paysage mais essentielle pour comprendre la géographie de notre pays puisqu'elle sépare les deux grands bassins versants de la France métropolitaine. D'un côté de la ligne, la Méditerranée est toute proche et l'érosion a donc été puissante, creusant des vallées profondes aux pentes raides qui constituent le paysage de montagne emblématique des Cévennes. De l'autre côté de la ligne, l'Atlantique est à plusieurs centaines de kilomètres et l'eau s'écoule donc lentement du plateau ardéchois, ce qui donne ce paysage doux et légèrement vallonné. La diversité paysagère s'explique donc grâce à cette ligne géographique « magique » et je me suis dit qu'elle constituait le fil rouge rêvé.

C'est à partir de cette matrice paysagère que s'est écrit le projet avec les artistes. Pour concevoir ce parcours artistique de 80 km, le long du GR7 sur la montagne ardéchoise, ils se sont nourris du regard des habitants et de tous ceux qui ont une connaissance aiguisée du territoire (géologues, historiens, géographes...) et chaque œuvre a été imaginée à partir de cette matière, pour chacun des sites choisis. Ce qui me fascine toujours autant dans la création artistique à l'aune d'enjeux territoriaux,

**Ce qui me fascine toujours autant dans la création artistique [...] c'est que cela permet de poser un regard totalement neuf sur les territoires qui vient renouveler celui de ses propres habitants.**

c'est que cela permet de poser un regard totalement neuf sur les territoires qui vient renouveler celui de ses propres habitants. Ce sont ces regards sensibles qui permettent de changer une perception et de relier les gens. Je dis souvent que l'opinion divise et que le sensible relie.

Gilles Clément a été le premier artiste que j'ai invité à m'accompagner, dès la préfiguration du projet. Je lui ai demandé plusieurs choses : trouver un moyen de rendre visible la ligne de partage des eaux dans le grand paysage, arpenter cette ligne pour la rendre compréhensible et palpable alors qu'elle est immatérielle et qu'elle ne se repère pas à l'œil nu. Il m'a aussi fait découvrir un texte magnifique, empli de poésie et de malice, qu'il avait écrit quelques années auparavant sur le mont Gerbier-de-Jonc, dans lequel il raconte l'ascension qu'il en avait faite l'été après une longue période de sécheresse. En fin de journée, il avait découvert de l'eau qui perlait sur la roche sans comprendre d'où elle provenait (car ce ne pouvait être ni de la rosée ni de la pluie). Il avait alors fait l'hypothèse que la source de la Loire était le mont Gerbier-de-Jonc lui-même. Constitué de basalte, ce gros rocher emmagasine la chaleur tout au long de la journée et, au contact de la fraîcheur nocturne, transforme l'humidité de l'air en eau liquide, comme le feraient les tours à eau de certains déserts arides. Nous lui avons donc demandé de matérialiser son texte par la création

d'une œuvre. C'est de là que provient *La Tour à eau*. Fabriquée en phonolite (la roche volcanique qui constitue le Gerbier), elle a été placée pile sur la ligne de partage des eaux : à l'intérieur de cette colonne creuse se trouve un bassin qui récupère l'eau et deux trop-pleins qui se déversent, pour l'un, côté atlantique, et pour l'autre côté méditerranéen, comme si cette tour ajoutait de l'eau à chacun des fleuves, le Rhône et la Loire. *La Tour à eau* est une œuvre typiquement narrative, car elle raconte toute cette histoire ; elle est d'ailleurs très vite devenue l'un des symboles du plateau ardéchois – et notamment du « Pays des Sucs » – ainsi qu'un lieu de promenade pour les gens du coin.

### **Comment s'articulent dimension artistique et objectif touristique ? Est-ce que cette mise en récit du territoire engendre aussi une autre manière de penser le tourisme ?**

D. M. La dimension touristique faisait partie du cahier des charges car le parc avait obtenu des financements pour la préfiguration du projet dans un cadre précis : l'ancien exécutif régional avait mis en place un « Grand projet Rhône-Alpes » qui identifiait, dans la région, différents équipements ou projets novateurs qu'il souhaitait pousser afin d'en faire des locomotives de développements territoriaux. Il y avait par exemple la vallée de l'agriculture biologique dans le Diois et, pour l'Ardèche, l'ouverture de l'espace de restitution de la grotte Chauvet. La grotte ayant été classée au patrimoine mondial de l'Unesco très peu de temps après sa découverte, le site allait inévitablement accueillir énormément de touristes. Or, il se situe à l'endroit le plus touristique de l'Ardèche, à savoir le secteur des Gorges, qui compte déjà près de 2,5 millions de nuitées touristiques sur la période estivale. Dans la perspective de cette ouverture de la « grotte Chauvet 2 » (la plus grande réplique de grotte ornée au monde), la région avait donc proposé que des aides soient également apportées à de nouveaux projets afin que les retombées touristiques ne bénéficient pas seulement à cette zone déjà très fréquentée, mais profitent plus largement au territoire. À l'époque, le parc était présidé par Lorraine Chénot très convaincue par l'importance des projets culturels et artistiques pour un territoire. Elle souhaitait qu'une proposition artistique puisse trouver sa place dans le prolongement de la grotte Chauvet en reliant les plus anciennes traces d'art de l'humanité à la création la plus contemporaine. L'idée était aussi de

déplacer les flux touristiques, dans la mesure où ils ne sont pas du tout équivalents entre le PNR des Monts d'Ardèche et les gorges de l'Ardèche. Ce ne sont ni les mêmes touristes, ni la même affluence.

Je trouve cela très sain lorsque ces deux objectifs (culture et tourisme) sont clairement liés et assumés dès l'origine d'un projet. Le monde de la culture regarde trop souvent celui du tourisme avec beaucoup de méfiance alors que chacun de nous est un touriste à un moment de sa vie ! Inversement, le tourisme a tendance à considérer que ce type de parcours artistique s'adresse d'abord à une élite et non au grand public, ce qui non seulement est méprisant mais surtout relève d'un à priori qui ne se vérifie pas factuellement. Ces deux secteurs campent sur leurs positions et entretiennent une forme de défiance l'un envers l'autre, alors que chacun a son intérêt et sa noblesse propre. Les projets artistiques tels qu'Estuaire ou Le Partage des eaux, qui placent le sensible au cœur de la démarche tout en assumant une volonté d'attractivité touristique, ont ceci d'intéressant qu'ils permettent de rompre avec les recettes toutes faites du tourisme dont le principal écueil est l'uniformisation. C'est typiquement ce que l'on voit dans de nombreux musées et écomusées aujourd'hui où tout le monde a basculé dans le « tout tablette »... ça finit par être très lassant, sans compter que ces dispositifs sont souvent en panne !

### **Quel regard portent les habitants sur des projets tels que celui-ci qui visent la mise en tourisme de leur territoire ?**

D. M. La question du lien aux habitants – même s'ils ne sont pas considérés comme des « touristes » par définition – est pour moi essentielle dans le développement du tourisme. Le premier objectif pour le succès d'une manifestation est que les habitants s'en emparent. S'ils ne deviennent pas ambassadeurs du projet sur leur territoire, ça ne prend pas et ça n'attire personne de l'extérieur. C'est pour cette raison qu'avec des propositions d'une telle ampleur, il ne faut pas rater leur inscription territoriale et la manière dont elles font écho aux désirs des habitants. Les projets artistiques doivent éveiller une curiosité, une envie. Cela a été palpable dans le cadre du Partage des eaux où il y a eu une véritable appropriation par un grand nombre d'acteurs et d'habitants. C'est également vrai pour les élus. Les premiers à avoir répondu présents sont ceux des petites communes

de la montagne ardéchoise. Je me rappelle le maire de Borne, un minuscule village d'une quarantaine d'habitants, qui a perçu immédiatement que le projet était ancré et que son ambition n'était pas de satisfaire une élite citadine, mais qu'il mettait un coup de projecteur sur la montagne ardéchoise, là où d'habitude, regrettait-il, « on est souvent les oubliés ».

Ne nous leurrions pas non plus : il y a aussi systématiquement des réticences qui s'expriment de la part d'habitants ou de professionnels qui se demandent pourquoi l'on met de l'argent sur un projet artistique et pas sur la rénovation des routes ou autres actions. Je pourrais citer nombre d'exemples en ce sens. Mais je constate que lorsque la proposition est sincère par rapport au territoire et qu'elle renouvelle le regard que l'on pouvait porter sur lui, alors cela rend fier tout le monde et il arrive régulièrement que les plus rétifs au départ finissent par dire à l'artiste : « Surtout ne changez rien ! »

L'œuvre qui a fait couler le plus d'encre est celle de Felice Varini, *Un cercle et mille fragments*, à l'abbaye de Mazan, composée de cercles tracés à la feuille d'or sur les murs et les toits des différents bâtiments du site historique. Cette œuvre-là est très intéressante par rapport à la question du tourisme. Lorsque nous avons demandé les autorisations auprès des Monuments historiques, nous étions très incertains quant à l'issue de notre démarche, tant l'œuvre s'appuyait sur le patrimoine bâti. Mais dès la première réunion, on nous a dit en gros : « Ça fait des années que l'on veut mettre en valeur cette abbaye qui est un site historique extraordinaire sans savoir comment faire. Là, vous nous offrez une réponse sur un plateau ! » Certes, cette œuvre a ses détracteurs – ceux qui estiment que c'est du « tag » – mais elle a aussi énormément de défenseurs qui, grâce à elle, ont découvert l'abbaye, y compris des gens de la vallée de l'Ardèche qui n'avaient jamais mis les pieds dans ce site pourtant absolument magnifique ! C'est un peu la même chose avec *Le Phare* de Gloria Friedmann : il y a une auberge juste avant le sentier de randonnée – car c'est une œuvre que l'on découvre après une heure de marche –, et l'aubergiste dit qu'il n'y a pas une journée sans qu'un visiteur aille voir le phare. Pour moi, ces deux exemples mettent bien en valeur ce que l'alliance entre tourisme et culture peut apporter. On peut créer, grâce au

## On peut créer, grâce au sensible, une émulation sans forcément entraîner une dérive de « disneylandisation ».

sensible, une émulation sans forcément entraîner une dérive de « disneylandisation ». Il y a une autre dimension qui m'importe beaucoup : une œuvre dans un site naturel nous relie à ce qui nous entoure, aux paysages, aux éléments vivants qui les composent. Notre regard gagne en empathie grâce à l'art. Cela rejoint ce que Baptiste Morizot défend quand il écrit<sup>01</sup> que la crise écologique est une crise de la sensibilité. Je m'associe complètement à cette idée et c'est vraiment ce qui m'anime dans ces projets : qu'ils activent et développent le sensible présent en chacun de nous.

Entretien avec **David Moïnard**  
Commissaire d'exposition et directeur artistique indépendant

Propos recueillis par **Lisa Pignot**  
Rédactrice en chef

01 B. Morizot, *Manières d'être vivant*, Arles, Actes Sud, 2022.